LE FABRICANT

OU

LA FILATURE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS ET BRAZIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 29 OCTOBRE 1823.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

Au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard St.-Martin, n°. 29; vis-à-vis la rue de Lancry.

1823.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERMONT, riche manufacturier .	M. LEPEINTRE.
GUSTAVE, commis contre-maître.	M. ARNAL.
JULIE, fille de feu Durand, associé de Dermont.	Mlle. PAULINE.
FRANÇOIS, chef d'atelier . . .	M. CAZOT.
M. St.-JULIEN, jeune fat ridicule, cousin de Julie	M. TOUSEZ.
BAPTISTE, } Ouvriers fileurs.	M. ODRY.
EUSTACHE, } Ouvriers fileurs.	M. GEORGE.
THOMAS, } Ouvriers fileurs.	M. JOLLY.
MADELAINE, femme de Baptiste .	Mme. BOUGNOL.

Hommes, Femmes, Enfans attachés à la Manufacture de Dermont.

La scène se passe à Corbeil.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

Digitized by Google

LE FABRICANT

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un parc à droite ; sur le devant du théâtre une jolie habitation ; dans le fond, on aperçoit une partie des bâtimens de la manufacture. Sur le devant de la scène un banc de pierre et une table. Il est cinq heures et demie du matin.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, EUSTACHE.

EUSTACHE, *allumant sa pipe et regardant l'horloge.*

Cinq heures et demie! il n'y a plus qu'une demi-heure pour reprendre le collier de misère.

THOMAS, *présentant sa tabatière à Eustache.*

En usez-vous, Eustache?

EUSTACHE.

Non, je ne prise pas, parce que le tabac me monte à la tête, et puis après je fais des bêtises.

THOMAS.

J'ai remarqué une chose, c'est que la fabrique alimente à elle seule le débit de tabac des contributions indirectes.

EUSTACHE.

C'est que quand une fois on en a l'usage, c'est plus fort que soi-même.

THOMAS.

Oui, l'habitude est une seconde nature.

(*On entend Baptiste chanter dans la coulisse.*)

« Arrosons-nous la dale, la dale,
» Arrosons-nous la dale du cou. »

THOMAS.

Eh! v'là Baptiste, il est déjà dans l' train!

Digitized by Google

EUSTACHE.

Il n'en sort pas...

SCENE II.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Bonjour, les amis, a-t-on bu la goute par ici?

EUSTACHE.

Non, pas encore; mais il paraît que toi...

BAPTISTE.

Moi, pas plus qu'à de coutume, je m'ai gargarisé de deux petits verres... Hum!... Vous êtes bien heureux, vous autres, vous avez des femmes tranquilles, vous tenez vous-mêmes la grenouille, au lieur que moi, c'est des scènes les jours de paie... si je ne mettais pas queut' chose de côté, elle ne me laisserait pas un pauvre yard... faut pourtant bien qu'un pauvre ouvrier boive.

EUSTACHE.

Ah! tu bois!

BAPTISTE.

Je bois ma suffisance. Nous avons encore le quart-d'heure; qu'est-ce qui veut marier six yards?

EUSTACHE.

Moi.

BAPTISTE.

Allons donner un soufflet à un verre de vin, comme dit la chanson.

« Arrosons-nous la dale, la dale,
» Arrosons-nous la dale du cou.
» Vaut bien mieux boire et s'en r'ssentir,
» Que d'ne pas boire et s'en r'pentir.
» Il file.
» Parbleu! n'a-t-il pas bien filé?
» Tant que sa guernouille a duré.

TOUS.

» Arrosons-nous la dale, etc. »

THOMAS.

Pourvu que François ne nous voye pas.

BAPTISTE.

Vous avez toujours peur.. c'est pas son argent qu'on boît..

Digitized by Google

C'est pas l'embarras, j'ai roulé bien des fabriques, j'ai pas vu de chefs d'ateliers aussi scrupuleux ; et c'était hier dimanche, faut ben que le lundi s'en suive un peu... Allons, les fileurs, en avant.

Air : *Mes amis, courons, courons.*

Mes amis, filons, filons, filons,
Rien qui remette un homme
Comme
Le vin et l' rogome ;
Mes amis, filons, filons, filons,
Car j' pourrions voir bientôt nos femmes sur nos talons.

TOUS.

Mes amis, filons, etc.

SCENE III.

Les Mêmes, MADELAINE, femmes d'ouvriers, *arrivant successivement.*

THOMAS, *apercevant sa femme et revenant sur ses pas.*

Ah! v'là nos femmes!

BAPTISTE.

Sont-ils canards... est-ce que vous avez peur que vos femmes vous mangent... il ne faudrait pas que la bourgeoise eut un air quand j'ai soif... Allons, allons, au sirop... qui m'aime me suive.

MADELEINE, *entrant avec trois enfants.*

Eh bien! ousque tu vas donc comme ça?

BAPTISTE.

On va où ça veut.

MADELAINE.

T'est t'encore rentré dans n'un joli état hier soir.

BAPTISTE.

Moi, quoi donc?

EUSTACHE.

Tenez, Mme Baptiste, ne le grondez pas, c'est un fileur de la troisième atelier qui l'a t'emmené... j'étais témoin qui rentrait.

MADELAINE.

Et la semaine dernière qui n'a été que trois jours à son mé-

Digitized by Google

tier... Ne t'inquiète pas, je parlerai à M. Dermont, le maître de la manufacture.

BAPTISTE, *la menaçant.*

Veux-tu t' taire! veux-tu t' taire!.. Allons, voyons... venez-vous, vous? (*A sa femme.*) Allons, viens-tu, toi?

MADELAINE.

Non, ivrogne, paresseux.

SCENE IV.

Les Mêmes, Ouvriers, *entrant de tous les côtés*, Hommes, Femmes, Enfants, *tous avec de petits tabliers, les uns avec des casquettes, les autres avec des bonnets de coton de couleurs, du coton sur leurs vêtements, d'autres avec des casquettes en papier; ils ont des petits potagers où est leurs repas, et le pain sous le bras; six heures sonnent, la cloche se fait entendre*, FRANÇOIS, le contre-maître, *sort de la fabrique.*

Premier Groupe d'Ouvriers.

CHŒUR.

Air : *du Carillon.*

J' sommes les premiers,
Allons, courage!
A l'ouvrage;
Bons ouvriers,
Courons tous à nos métiers.

Deuxième groupe d'ouvriers.

Gare aux derniers!
Allons, courage!
A l'ouvrage;
Bons ouvriers,
Courons vite à nos métiers.

FRANÇOIS, *un carnet à la main.*

(*Suite de l'air.*)

Je vois que c'est
Pour le cabaret
Qu'on penche;
Le vin clairet,
Dimanche,

Digitized by Google

A fait
Son effet.
Lundi, l'on r'fait
Ce qu'on a fait le dimanche ;
Si l'on voulait
Tout' la s'main' s'en suivrait

(*La cloche sonne toujours.*)

CHOEUR D'OUVRIERS, *entrant à la manufacture.*

J' somm's les premiers,
Allons, courage !
A l'ouvrage ;
Bons ouvriers,
Courons vîte à nos métiers.

(*Tous les ouvriers prennent le chemin de la manufacture. Baptiste file doucement du côté opposé. Gustave qui entre le rencontre et le ramène.*)

SCENE V.

GUSTAVE, FRANÇOIS, BAPTISTE.

GUSTAVE, *le ramenant.*

Eh bien ! où vas-tu ?

BAPTISTE.

Moi ?

GUSTAVE.

Oui... tous les ouvriers sont dans les ateliers.

BAPTISTE.

Pardon, M. Gustave, vous savez que je suis t'exact, j'ai t'été à l'appel... j'allais voir si ma femme...

FRANÇOIS.

Qu'est-ce qu'il dit, sa femme était là.

BAPTISTE.

Ah ! je croyais... que...

FRANÇOIS.

C'est bon, mauvais sujet... va à ta besogne.

BAPTISTE, *il part.*

Est-il embêtant celui-là.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que tu dis ?

Digitized by Google

BAPTISTE, *s'en allant.*

Salut, messieurs... Hem!.. (*Il sort.*)

FRANÇOIS, *à la cantonnade.*

Jérôme, vous surveillerez Baptiste.

SCENE VI.

GUSTAVE, FRANÇOIS.

GUSTAVE.

De la douceur, maître François, de la douceur.

FRANÇOIS.

De la justice; de la sévérité, je ne connais que cela.

Air : *de Lantara.*

Jaloux de bien remplir ma place,
J' n'abuse jamais d' mon pouvoir;
Mais aussi je ne fais point d' grâce
A celui qui manque à son d'voir.
On ne saurait se montrer trop sévère,
Dans les casern's comm' dans les ateliers;
Sans discipline on ne peut jamais faire
Ni d' bons soldats, ni de bons ouvriers.

GUSTAVE.

Mais ce pauvre Baptiste est un de nos meilleurs fileurs.

FRANÇOIS.

Oui, mais c'est une mauvaise tête, je ne peux pas en jouir; si nous avions dix hommes comme lui dans la manufacture...

GUSTAVE.

Il a une femme, trois enfants.

FRANÇOIS.

C'est bien pour cela aussi... que... mais vous, M Gustave... savez-vous que depuis quelque temps, je ne vous reconnais plus...

GUSTAVE, *riant.*

Comment, ne vas-tu pas me gronder aussi?

FRANÇOIS.

Ah! M. Gustave!

Digitized by Google

GUSTAVE.

Aurais-je manqué à mes devoirs? à la consigne?

FRANÇOIS.

Oh! non, vous êtes bon là, vous.... mais vous avez quelque chose qui vous tarabuste...

GUSTAVE.

Moi?

FRANÇOIS.

D'abord ce n'est pas pour ce qui regarde la manufacture, elle va joliment.... pour ce qu'est de M. Dermont.

GUSTAVE.

C'est un brave homme.

FRANÇOIS.

Et un malin dans sa partie, il n'avait pas été élevé au travail, ça a dû lui paraître dur dans le temps, lui qu'était un homme....

GUSTAVE.

Chacun a pris part à ses malheurs, et tout le monde se réjouit de sa prospérité.

FRANÇOIS.

Vous aime-t-il? il vous traite ni plus ni moins que si vous étiez le fils de la maison, c'est pour ce qui regarde mamselle Julie, hein!....

GUSTAVE.

François, tu es un brave et honnête garçon.

FRANÇOIS, *saluant.*

Je suis.....

GUSTAVE.

Que penses-tu de la fille de l'ancien associé de M. Dermont?

FRANÇOIS.

Mamselle Julie.... ah! c'est un ange, quand M. Dermont est dans ses jours de bourasque, c'est elle qu'est l'avocat des ouvriers et qu'appaise la tempête.... Si queuq'z'un de nous est dans le besoin.... c'est encore elle qu'obtient de lui des secours et qui nous les porte avec une grâce, une bonté... ce père Dermont est-il heureux....

Digitized by Google

Air: : *de Préville et Taconnet.*

Dans son état, il a z'un' fière étoile,
Tout lui prospèr', tout lui sourit;
Drap, mérinos, et perkales et toile,
Aussitôt fait, crac, il en a l' débit. (*Bis.*)
J' somm's tous, ici, comm' en pays d' Cocagne,
C' que j' desirons nous arrive à souhait.
C'te bonn' Julie a le cœur si parfait;
Ell' fait du bien presqu'autant qu'il en gagne,
Jugez par-là de tout le bien qu'ell' fait!

GUSTAVE.

Eh! mon cher François, à qui le dis-tu?

FRANÇOIS.

Quoi, monsieur Gustave.... est-ce que?...

GUSTAVE.

Eh! mon ami, garde-toi bien....

FRANÇOIS.

Soyez tranquille.... mais quelle espérance.... pouvez-vous avoir? Monsieur Dermont n'a ni femme ni enfant, il semble avoir adopté la fille de son ancien ami, son associé, et s'il venait à souçonner que vous, qui lui devez votre état, vous osez prétendre....

GUSTAVE.

Ah! je me suis dit tout cela... c'en est fait, il faut que je quitte cette maison.

FRANOIS.

Qu'est-ce que vous dites là... allons donc... vous, nous quitter?..

GUSTAVE.

Chut!... j'entends monsieur Dermont!....

SCENE VII.

LES MÊMES, DERMONT.

DERMONT, *en pantalon et veste de coutil, une casquette et de gros souliers.*

Air : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Je suis l'ami de l'industrie,
Partout je sais la protéger;
J'aime à voir que, dans ma patrie,
On se plaît à l'encourager.

Digitized by Google

Heureux dans la guerre,
Heureux dans la paix !
Chez nous, tout prospère,
Vive le Français !

Honneur au Roi, dont l'œil découvre,
En France, les talens épars,
Et qui rassemble, dans son Louvre,
Les nobles produits des beaux arts.
Heureux dans la guerre, etc.

Les beaux arts qu'un prince couronne,
Prennent chez nous un tel élan,
Que l'étranger qui s'en étonne,
Croit voir un siècle dans un an.
Heureux dans la guerre, etc.

Nos voisins conviendront, j'espère,
Que notre vin est le meilleur;
De plus, ils savent qu'à la guerre,
Notre acier vaut au moins le leur.
Heureux dans la guerre,
Heureux dans la paix !
Chez nous, tout prospère,
Vive le Français !

DERMONT.

Eh bien ! mes enfans, comment vont les travaux de ce côté ?

FRANÇOIS.

Fort bien, monsieur, tout mon monde est à la besogne, personne n'a manqué à l'appel, il n'y a que ce coquin de Baptiste qui voulait m'échapper, mais je vous l'ai fait consigner.

DERMONT.

Tu as bien fait... je le verrai tout à l'heure et je le tancerai de la bonne façon.... et toi, Gustave, la rente des ouvriers a-t-elle été forte hier ?

GUSTAVE.

Ah ! monsieur, elle s'est élevée à soixante-cinq mille rancs.

DERMONT.

Tant mieux ! tant mieux ! je vois que les travaux ne se ralentissent point.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

L'exposition de cette année a été encore plus brillante que la dernière.

GUSTAVE.

Et cette médaille en or, que vous avez reçue, prouve que vos travaux ont été distingués.

DERMONT.

Tous mes bons ouvriers peuvent en revendiquer leur part.

Air : *Vaud. des Blouses.*

Mes chers amis, cette palme nouvelle,
Doit ranimer nos forces, nos travaux;
Redoublons tous, oui, redoublons de zèle,
Nous sommes sûrs d'éclipser nos rivaux.
Quand, chaque jour, un Prince juste et sage,
Vient protéger le commerce français,
Quand sa bonté partout nous encourage,
Ah! répondons à ses nobles bienfaits!
Nos bras nombreux et nos manufactures,
Chez nos voisins nous font bien des jaloux;
Notre beau sol, nos heureuses cultures,
Pourraient nourrir dix peuples comme nous.
Le cuivre, ici, se façonne en vaisselle,
Ou, bien frappé, retrace un fait d'honneur;
Plus loin, l'acier en diamans étincelle,
Ou vient armer le soc du laboureur!...
Là, des velours, pour l'heureuse indolence;
Des mets nouveaux, pour maint fameux gourmand...
La soie et l'or tissus pour l'opulence,
Le lin filé pour l'honnête indigent.
Entre nos mains, que de métamorphoses!
Mille couleurs s'échappent des métaux;
Un buse se change en un bouquet de roses,
Un grain de sable enfante des cristaux.
Chaillot nous fait les tapis de Turquie,
Lyon nous fournit et florence et pékin;
Paris produit les parfums d'Arabie,
Et de Rouen nous tirons le nankin,
De Besançon nous tirons la maline,
Chaumont nous fait nos Rubans écossais,
A Sèvre, on fait nos vases de la Chine,
Sédan fournit nos casimirs anglais.
France chérie, en ton sein tout foisonne,
Et la nature est soumise à ta loi;
Tu n'as besoin du secours de personne,
Tous les pays auront besoin de toi.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Ah ! comme c'est bien dit ça, il est vrai que dans nos manufactures....

DERMONT.

Mais toi, maître François, qui, tout à l'heure, te plaignais de Baptiste, que fais-tu là ? ta place est dans les ateliers.... marche.

FRANÇOIS.

Monsieur Dermont.

DERMONT.

Allons, c'est bon..... (*François sort.*)

SCENE VIII.

DERMONT, GUSTAVE.

DERMONT, *riant*.

Ah ! ah ! ah ? il ne demande pas son reste, c'est un brave homme, mais il est un peu dur.... il faut le mener comme il mène les autres.... et toi, Gustave, est-tu content ? te trouves-tu assez payé ?

GUSTAVE.

Je ne me plains pas.

DERMONT.

Parbleu, je le crois bien, mais que diable fais-tu de ton argent, tu dois être un crésus.

GUSTAVE.

Monsieur....

DERMONT.

Allons, tu as de l'ordre, de la conduite ; tu gagnes beaucoup, tu dépenses peu, tu n'avais rien, tu as mis quelque chose de côté.... il n'y a pas de mal à ça..... Je suis venu à Paris, il y a trente ans, avec cent francs dans ma poche ; j'ai sué sang et eau depuis ce temps.... mais, Dieu merci, je n'ai à rougir ni de ma misère ni de ma fortune.

Air : *Voilà la manière.*

Le ciel me fit naître
Dans un noble rang,
Mais de mon bien-être
Je fus l'artisan ;

Digitized by Google

Puis en pratiquant,
Toutes les vertus qu'on renomme,
J'eus par mon talent,
Bientôt une petite somme;
Toujours honnête homme,
Le travail en main,
Voilà, voilà comme,
J'ai fait mon chemin.

Dans une fabrique,
D'abord ouvrier,
Je m'instruis, m'applique,
J'apprends mon métier;
Tous les jours gagnant,
Mais auissi sage qu'économe,
Tout en épargnant,
J'ai doublé, centuplé me somme;
Toujours honnête homme,
Le travail en main,
Voilà, voila comme,
J'ai fait mon chemin.

GUSTAVE.

Monsieur, j'écoute vos leçons, je tâche de profiter de vos bontés, mais je ne suis pas assez ambitieux pour espérer jamais.....

DERMONT.

Faire fortune comme moi.... et pourquoi non.... tu es jeune, actif, intelligent.... je veux t'établir, te marier.

GUSTAVE.

Me marier.....

DERMONT.

Ah! sans doute.... une femme, des enfans, voilà les seules choses qui manquent à mon bonheur, mais il est trop tard pour y penser..... d'ailleurs, n'ai-je pas une...

GUSTAVE.

Cette bonne Julie.

DERMONT.

La fille de mon associé, conviens qu'elle est charmante, on la croit riche.... et le pauvre Durand, son père, n'a laissé que des dettes que j'ai payées par honneur pour sa mémoire.

GUSTAVE.

En effet, on m'a dit qu'il avait éprouvé de grands mal-

Digitized by Google

heurs et que tout le monde fut bien surpris de votre association.

DERMONT.

C'était mon plus ancien ami, j'espérais le mettre à même de réparer les pertes qu'il avait faites dans son commerce : hélas ! il était trop tard, je ne devais pas jouir du bonheur de le rendre à la fortune..... je le perdis peu de temps après son arrivée ici.... Julie avait cinq ans..... elle était jolie..... aucun parent ne se présenta pour la réclamer... quelques créanciers de Durand m'apportèrent leurs titres, je les payai, les autres vinrent bientôt à la file, j'acquittai tout.... ainsi, que ma petite Julie, soit pauvre ou riche, un jour, elle n'aura point à cacher le nom de son père.

SCENE IX.

DUMONT, GUSTAVE, JULIE.

JULIE.

Bonjour, mon ami.

DERMONT, *l'embrassant.*

Comment, ma petite Julie, te voilà déjà, tu es presque aussi matinale que nous.

JULIE.

Air : *de Catinat à St.-Gratien.*

Je viens de voir le vieux Bertrand,
Mais je ne suis pas la première,
J'allais voir la mère Grand-Jean,
Quand vous sortiez de sa chaumière,
Ah ! des malheureux, entre nous,
Veut-on visiter la demeure,
Pour les secourir avant vous,
Il faut se lever de bonne heure.

DERMONT.

Tu arrives bien à propos, tiens, je parlais à Gustave d'une chose qui te fera plaisir.

JULIE.

De quoi donc, mon ami ?

DERMONT.

Je pense à te marier.....

Digitized by Google

JULIE, *vivement.*

Monsieur Gustave

DERMONT.

Oui, oui, Gustave, ne crois-tu pas qu'il fera un bon mari ?

JULIE, *un peu troublée.*

Oh ! sans doute.

GUSTAVE.

Ah ! monsieur, s'il faut m'éloigner de vous.

DERMONT.

Qui te parle de cela ! eh bien ! Julie, qu'en dis-tu ? ne penses tu pas comme moi, qu'un jeune homme qui a su diriger aussi bien un grand établissement comme le mien, gouvernera sans peine un petit ménage.

JULIE.

Oh ! certainement.

DERMONT.

Qu'un homme, enfin, qui a su se faire chérir de tous ceux qui m'entourent, se fera aussi aimer et respecter par sa femme, et mettra tous ses soins à la rendre heureuse.

JULIE.

Mais, mon Dieu ! mon ami, qui vous dit le contraire ?..

GUSTAVE, *à part.*

Quel peut être son projet ?

RONDEAU.

Air : *Qu'il est aimable.*

En ce moment, parlez vous-même,
Dites l'état de votre cœur ;
Si vous aimez, si l'on vous aime,
Peut-on compter sur le bonheur ?
Ne craignez pas d'être indiscret ;
Pourquoi donc vouloir vous contraindre ?
De nous, vous n'avez rien à craindre,
Nous garderons votre secret.
En ce moment, etc.

Allons expliquez-vous, de grâce ;
Devez-vous faire un bon mari ?
Il me semble qu'à votre place,
Sans hésiter, je dirais : oui.
En ce moment, etc.

Digitized by Google

DERMONT.

Eh bien! Julie, tu ne dis rien? maintenant devine sur qui j'ai jeté les yeux?

JULIE.

Mon ami... je ne puis savoir.

DERMONT.

Et toi, Gustave, seras-tu plus adroit?

GUSTAVE.

Monsieur, comment voulez-vous que je sache?...

DERMONT.

Parbleu!... tu ne t'imagines pas, sans doute, que je veuille te donner une vieille douairière. Voyons, si je te disais de faire un choix.

GUSTAVE, *embarrassé.*

Monsieur...

DERMONT.

Eh bien! tu n'irais pas bien loin, n'est-ce pas? parle donc. (*A Julie.*) Et toi? réponds-lui... faudra-t il que je fasse moi-même la demande et la réponse?... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu que vous vous aimiez, et depuis long-temps j'avais formé le projet de vous unir.

GUSTAVE, *avec joie.*

Ah! Monsieur!...

JULIE, *de même.*

Mon ami!...

DERMONT.

Un instant... (*A part.*) Il faut que je les punisse de leur petite cachotterie.

Air : *Je reconnais ce militaire.*

Pour contracter cette alliance,
Tous deux vous n'avez rien encor;
Mes enfans, prenez patience,
En attendant un meilleur sort.

GUSTAVE, *à part.*

L'aveu de mon amour le blesse,
J'aurais mieux fait d'être discret.

JULIE, *à part.*

Je me reproche ma faiblesse,
Que n'ai-je gardé mon secret?

Digitized by Google

DERMONT.

Pour contracter cette alliance, etc.

ENSEMBLE.

JULIE, GUSTAVE.

Fatal aveu, quelle imprudence!
Tous les deux nous avons eu tort;
Mais, faut-il donc de l'opulence?
Lorsque l'on est si bien d'accord!

DERMONT.

C'est très-bien, mes enfants, je vous remercie de la confiance que vous avez en moi, je tâcherai de la mériter; je vais faire le tour de ma fabrique, et voir si tout est en bon ordre; Gustave, tu sais que j'ai beaucoup de lettres à répondre et plusieurs voitures à expédier. Et toi, ma petite Julie, je t'ai dit que M. le maire, notre notaire, notre bon pasteur, et quelques amis, devaient venir nous voir ce matin, ne nous fais pas déjeûner trop tard; ayez toujours la même confiance en moi. (*Il sort.*)

SCENE X.

GUSTAVE, JULIE.

JULIE.

Il me raille, il se moque de nous, vous avez été bien pressé de lui dire que vous m'aimiez.

GUSTAVE.

Mais vous-même, mademoiselle...

JULIE.

Moi... est-ce que j'ai dit... je ne sais alors où j'avais la tête.

GUSTAVE.

Ah! ne vous repentez pas de l'aveu que vous avez fait, croyez que je m'efforcerai de mériter...

JULIE.

Mais vraiment... vous croyez que je vous aime!..

GUSTAVE.

Vous me l'avez dit... mais j'ai de la peine encore à me le persuader, moi, ma chère Julie, je ne désavouerai pas ce que je viens de dire, oui, je vous aime... je n'aimerai jamais que vous...

Digitized by Google

JULIE.

Et vous choisissez M. Dermont pour confident.

GUSTAVE.

N'a-t-il pas surpris votre secret comme le mien ?

JULIE.

Ah! que doit-il penser de moi maintenant; je n'oserai plus paraître devant lui!... ni vous regarder sans rougir... que vous êtes imprudent!... je vous aurais peut être aimé, mais je sens que je vous déteste.

GUSTAVE.

Julie!...

JULIE.

Laissez-moi... je ne veux plus ni vous voir... ni vous parler... Eh bien! vous me quittez, vous vous éloignez de moi, quand vous voyez mon chagrin, mon inquiétude...

DUO.

Fragment d'un duo du vieux chasseur.

Gustave, vous me quittez
Lorsque vous voyez mon trouble!

GUSTAVE.

Ah! le mien aussi redouble.

JULIE.

Restez près de moi, restez.

GUSTAVE.

Non, je redoute vos plaintes,
Et n'ose former des vœux.

JULIE.

Nous avons les mêmes craintes,
Rassurons-nous tous les deux.

ENSEMBLE.

Prenons courage; en ce jour,
Qu'un doux serment nous enchaîne!
On doit partager la peine,
Quand on partage l'amour.

GUSTAVE.

Que chaque jour,
De notre amour
Vienne doubler l'ivresse.

JULIE.

En ce moment,
Faisons serment,
De nous aimer sans cesse.

Ici, François sonne la cloche qui indique l'heure du déjeûner.

Digitized by Google

SCENE XI.

Les Mêmes, BAPTISTE, THOMAS, EUSTACHE, leurs Femmes, plusieurs Ouvriers, Hommes, Femmes Enfans. (*Ils s'apprêtent à déjeûner.*)

JULIE et GUSTAVE.

Ensemble. { Reçoi
De moi
Et mon cœur et ma foi.

(*Gustave et Julie sortent.*)

THOMAS.

Chante-nous quelque chose, Baptiste.

BAPTISTE.

Il ne sais rien. (*A Eustache.*) Chante, toi.

EUSTACHE.

Je veux bien.

BAPTISTE.

Tu ne sais pas chanter. Je vas vous chanter le fileux de Corbeil.

Air :

C'etait un fileux d' Corbeil,
Qu'on n'a pas vu son pareil. (*Bis en chœur.*)
Avant d'être au régiment,
Il avait un attach'ment.

S'en va dire à sa maman :
Je pars insensiblement. (*Bis en chœur.*)
Dit's à ma tant' que son n'veu
A eu l' numéro deux.

Qu' si Charlott' vient m' demander,
Dit's lui que j' suis t'occupé. (*Bis en chœur.*)
Qu'ell' me gard' son cœur, sa foi,
Si ça peut quelquefois. (*Bis en chœur.*)

Dit's encor' aux compagnons
Que le fileur de coton,
Qu'a filé bonnets et bas,
Devant l'enn'mi n' fil'ra pas.

(A)

(A) Ces couplets nous ont été fournis par ODRY, qui en est l'auteur. On y retrouve la touche originale que cet écrivain met dans toutes ses productions.

Digitized by Google

SCENE XII.

DERMONT, FRANÇOIS, BAPTISTE, THOMAS, EUSTACHE, Ouvriers *dispersés dans le fond, et occupés à déjeûner; ils saluent respectueusement Dermont.*

DERMONT, *s'asseyant sur un banc sur le devant de la scène, et tirant de sa poche un gros paquet de lettres.*

Voyons mon courrier. (*Ouvrant une lettre contenant plusieurs billets.*) Nous vous remettons ensemble 65,000 fr. 75 c., crédit en réception. Voilà un style clair et précis. (*Ouvrant une autre lettre.*) « De Lisbonne, le... Nous attendons avec impatience les deux cents pièces de drap » bleu que vous nous annoncez; les produits des fabriques » françaises sont très-estimés ici, continuez de donner tous » vos soins à vos manufactures.» (*Fermant la lettre.*) Aussi ferons-nous...

Air : *Vaudeville de la Bouquetière.*

Chez nous, d'une noble industrie,
On vient admirer les progrès;
J'aime à voir que, dans ma patrie,
On travaille plus que jamais. (*bis.*)
Notre Monarque, pour la France,
Ne peut rien craindre à l'avenir;
Car, plus on a de bras pour l'enrichir,
Plus on en a pour sa défense.

(*il ouvre une autre lettre.*) Ah! ah! « du café de Paris, » après déjeûner. Monsieur, au moment de brûler un vieux » meuble gothique, qui contenait quelques papiers de famille, j'ai trouvé, en les examinant, une promesse de votre » ancien associé, le père Durand, dont, par parenthèse, je » me trouve être le cousin; sachant que vous vous êtes chargé » de l'éducation de sa jeune fille et de la gestion de sa fortune, je me suis déterminé à me soustraire pour quelques » jours aux plaisirs de la capitale; les affaires avant tout; » j'arriverai peut être avant ma lettre, nous compterons ensemble; j'embrasse de tout mon cœur la petite cousine, » sans la connaître, et suis, sans vous avoir jamais vu, le » meilleur de vos amis et serviteurs, St.-Julien. » Le style est familier... Qu'est-ce que c'est que cette promesse?

Digitized by Google

peut-être encore une dette, il faudra l'acquitter. (*il remonte le théâtre; il appelle.*) François!...

FRANÇOIS.

Monsieur!

DERMONT.

Ce pauvre diable, dont tu m'as parlé, à qui l'on faisait des retenues pour acquitter les dettes qu'il a faites pendant la maladie de son père?

FRANÇOIS.

Thomas!.... le voici.

DERMONT, *avec bonté.*

Ah! ah! Thomas, approche, approche, eh bien! ça va-t-il mieux chez toi?

THOMAS.

Ah! oui, monsieur, ça va bien, notre pauvre père est sauvé, il marche maintenant comme un grand garçon.

DERMONT.

Tant mieux! tant mieux!

THOMAS.

C'est l'apothicaire qui nous a tout mangé. Ah! mon Dieu! ça coûte-t-il cher pour prendre de mauvaises drogues!..

DERMONT.

Allons, c'est bien, tu es un brave homme! (*Thomas salue et se retire.*) François, tu feras porter chez lui deux bouteilles de mon vieux vin. — Baptiste est-il là

BAPTISTE, *un potage et un gros morceau de pain à la main.*

Me voilà, monsieur.....

DERMONT.

Il paraît que cela ne va pas mal....

BAPTISTE, *riant.*

Comme vous voyez, monsieur, la mort entre les dents...

DERMONT.

Qu'est ce que François m'a dit, tu fais des semaines de trois jours à présent.

BAPTISTE.

François, ah! monsieur, est-ce que vous l'écoutez, c'est un homme qui ne voudrait pas qu'un pauvre ouvrier s'amuse.

FRANÇOIS, *paraissant.*

Qu'est-ce que tu dis?

BAPTISTE.

Je dis ce que je dis, du moment que vot' bourgeois m'interroge, vous n'avez pas le droit de me dire ce que je dois

Digitized by Google

dire. Vous n'êtes pas chef, vous n'êtes qu'en d'ssous, monsieur peut augmenter la paie si y veut, vous ne pouvez pas, vous. Je m'en vas....

DERMONT.

C'est bon, vas à ton ouvrage.

BAPTISTE.

Oui, monsieur le chef (*à François*), heim, pas chef.

FRANÇOIS.

Ah! sa pauvre femme n'a pas toutes ses aises avec lui, monsieur, il boit tout ce qu'il gagne, il a pourtant trois enans.

DERMONT.

Où est-elle.... sa femme?

FRANÇOIS.

La voici, venez, madame Baptiste....

MADELAINE, *un enfant dans les bras et deux à la main.*

Salut, monsieur le maître....

DERMONT, *à l'enfant.*

Quel âge as-tu?

L'ENFANT, *bêtement.*

Je sais pas.

BAPTISTE.

Il a eu cinq ans, il y a six mois. Salue donc, Tho, Tho... (*l'enfant salue.*)

DERMONT, *prenant l'enfant à part et lui donnant quelques pièces d'argent.*

Tiens, tu donneras cela à ta mère....

BAPTISTE, *prenant l'argent des mains de l'enfant.*

Donne à papa... Tho... Tho...

L'ENFANT, *criant.*

Je veux pas... maman....

MADELAINE.

Qu'est-ce que c'est....

L'ENFANT, *pleurant.*

C'est papa qui me prend ce que le monsieur m'a donné.

BAPTISTE, *ne donnant qu'une pièce de monnaie à sa femme.*

Tiens, v'là, femme!

L'ENFANT, *pleurant.*

Y en avait tout plein.

Digitized by Google

SCENE XIII.

Les Mêmes, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Monsieur, y a là-bas, à l'entrée de la manufacture, une voiture à un cheval avec un petit monsieur tout galonné qui se carre dedans, et un grand garçon qui la conduit.

DERMONT.

Ah! ah! je gagerais que c'est le cher cousin qui vient de m'écrire.

EUSTACHE.

Ils viennent par ici.

DERMONT.

Eh bien! nous les verrons.

(*Tous les ouvriers remontent la scène et ont l'air de regarder.*)

CHŒUR.

Air : *Ah! ah! ah!* etc.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

EUSTACHE.

Sont-ils drôl' comme ça!
L' jokei vous a l'air d'être
L' maître.

CHŒUR.

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

EUSTACHE.

A les voir marcher,
Le maître
A l'air d'être l' cocher.

FRANÇOIS, *tirant sa montre.*

L'heur' du travail est sonnée,
Il est tems de r'muer les doigts,
Il faut prouver au bourgeois
Qu' nous gagnons notre journée.

LES OUVRIERS, *rentrant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! etc. etc.

SCÈNE XV.

DERMONT, ST.-JULIEN, le Jokey.

ST.-JULIEN, *lorgnant.*

Ce doit être par ici... ah! voilà justement un ouvrier, il

Digitized by Google

va nous conduire à monsieur Dermont. (*Frappant sur l'épaule de Dermont.*) Mon cher, vous êtes attaché à la fabrique ?

DERMONT, *le saluant.*

Oui, monsieur, très-attaché.

ST.-JULIEN, *longuant.*

Oh! vous êtes... ah! non, vous êtes mieux que ça, qu'est-ce que vous êtes chez monsieur Dermont?

DERMONT.

Monsieur, je suis son premier commis.

ST.-JULIEN.

Oh! oh! fort bien! vous pourrez me donner quelques renseignemens, moi je suis très-curieux de ces choses-là, j'aime beaucoup les manufactures, je trouve qu'on ne saurait trop les encourager, surtout dans un pays aussi peuplé que la France: sans les manufactures, on ne sait ce que deviendraient les hommes, depuis l'invention de la vaccine, les enfans poussent qu'on en est inondé.

DERMONT.

Le grand mal.

Air : *On connaît Larissole en France.*

Sur notre sol que rien ne reste en friche,
Le ciel toujours préviendra nos besoins.
Ah! croyez-moi, la terre est assez riche,
Pour nourrir ceux qui lui rendent des soins.
Quand chaque jour nous donne un nouveau frère,
N'en soyons pas plus mécontens;
La vieille France est une bonne mère,
Qui n'abandonne aucun de ses enfans.

Monsieur est sans doute fabricant lui-même ?

ST.-JULIEN.

Non, mon cher, non, je ne suis rien, moi, je ne fais rien par habitude, mais par goût j'aime beaucoup les gens qui travaillent. On a beau dire!... il faut des ouvriers... il en faut, qu'en pensez vous, hem! n'êtes-vous pas de mon avis, mon cher?

Air : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

De toutes les fabriques,
Je suis l'admirateur;
Surtout des mécaniques
Je suis grand amateur.

Digitized by Google

Qu'est-ce, après tout, que nous, que ce corps qui chemine?
Qui va, vient, sans savoir pourquoi ?
Ah ! si j'en juge d'après moi,
L'homme est une machine.

Je ne dis pas ça pour vous ; ah ! je ne vous confonds pas avec ces gens-là, et puisque vous êtes le premier commis de monsieur Dermont, je ne pouvais pas mieux m'adresser, qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?.. il paraît que c'est un gaillard qui ne s'endort pas, d'une naissance assez obscure.

DERMONT.

Pas très-obscure.

St.-JULIEN.

Ce n'est pas l'embarras, moi qui vous parle, je ne suis rien moins qu'un plébéien, enfin il paraît qu'il a fait un chemin rapide, on ne sait trop comment.

DERMONT, *froidement.*

Je vous demande pardon, on le sait.

St.-JULIEN.

Oh ! sans doute, je ne dis pas le contraire, mais sa fortune.

DERMONT.

Sa fortune !

St.-JULIEN.

Eh bien ! il ne la tient pas de son père, il l'a faite à la sueur de son front, ce doit être un homme assez commun... et fort surpris de son opulence.

DERMONT.

Mais, non.

St.-JULIEN.

Embarrassé de ses richesses?

DERMONT.

Pas du tout.

St.-JULIEN.

Je suis sûr que cet homme-là ne va jamais au bal, au concert, à l'opéra.

DERMONT.

Rarement.

St.-JULIEN.

Je parierais que ça ne sait pas tenir une carte, que ça n'a jamais perdu vingt-cinq louis à l'écarté !

DERMONT.

Vous gagneriez...

Digitized by Google

ST.-JULIEN.

Enfin, c'est un homme qui ne sait pas vivre.

DERMONT.

Je vous demande pardon, il vit assez bien.

ST.-JULIEN.

Tant mieux, c'est ce que nous verrons bientôt; et la petite Julie, la fille de son associé, qu'est-ce qu'il en fait? élevée dans ce pays, elle doit être d'une gaucherie... mais c'est encore jeune, il y a de la ressource... seulement six mois à Paris et elle ne sera pas reconnaissable; voulez-vous bien dire à notre bon manufacturier, que St.-Julien, dont il a dû recevoir une lettre, désire lui parler en particulier, il connaît le motif de ma visite; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur ma façon de penser à l'égard du bon homme.

DERMONT.

Soyez tranquille, monsieur, il n'est pas homme à s'en fâcher!

ST.-JULIEN.

Allons, allons, dépêchons, car je suis pressé de retourner à Paris.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Je suis l'ami des arts, de la nature;
Mais, entre nous soit dit, de bonne foi,
Corbeil, et sa manufacture,
Peuvent bien se passer de moi.
Protégeons la classe ouvrière,
Le bon marchand, l'honnête laboureur;

DERMONT.

ENSEMBLE.

En parlant de cette manière,
Ah! vous leur faites trop d'honneur.
Ami des arts, de la nature,
Heureusement, soit dit, de bonne foi,
Corbeil et sa manufacture,
Peuvent bien se passer de toi.

ST.-JULIEN.

Je suis l'ami, etc. (*Dermont sort.*)

SCENE XVI.

ST.-JULIEN, *seul.*

Le premier commis n'est pas mal, il fait le plaisant; mais notre manufacturier ne rira pas quand je lui montrerai la

Digitized by Google

promesse de mariage du père Durand, que je réclamerai la main de la petite Julie, et que je lui demanderai le compte de tutelle; je serai donc quelque jour fabricant, manufacturier; me voilà patenté, peut-être même breveté, car, qui sait, une invention nouvelle peut germer dans ma tête, comme dans celle d'un autre; j'ai aussi quelquefois des idées, sans que ça paraisse... et si je voulais exposer.

SCENE XVII.

ST.-JULIEN, BAPTISTE, le Jockey.

ST.-JULIEN, *apercevant Baptiste qui regarde son jockey.*

Voici un garçon qui pourra me donner quelques renseignemens. Holà! hé! l'homme!

BAPTISTE, *saluant.*

Qu'est-ce que veut monsieur?

ST.-JULIEN.

Tu es sans doute ouvrier ici?

BAPTISTE.

Je suis fileur.

ST.-JULIEN.

Il y a-t-il long-temps?

BAPTISTE.

Je peux pas dire, depuis que je suis né, j'ai été élevé dans le coton... (*Montrant le jokey.*) Quoiqu'il a donc vot' petit vieux qui ne parle pas?

ST.-JULIEN.

Tu dois bien connaître cette fabrique?

BAPTISTE.

Je crois ben, à livres, sous et centimes.

ST.-JULIEN.

Combien crois-tu que M. Dermont gagne par an?

BAPTISTE, *cherchant.*

Combien qu'y gagne?... bon an, mal an... c'est un homme qui peut mettre de côté, ah!... oui... ben sûr.

ST.-JULIEN.

Combien a-t-il d'ouvriers?

BAPTISTE.

C'est ben facile à savoir... d'abord nous sommes dans notre atelier... combien donc que je sommes... je peux pas dire

Digitized by Google

au juste... mais vous pouvez marcher là-dessus... vous n'avez qu'à compter tant par atelier.

ST.-JULIEN.

Sont-ils compactes ces ouvriers? mais combien y a-t-il d'ateliers?

BAPTISTE.

Pour les ateliers, il y en a au moins... mais je suis de la troisième... après ça je pourrais pas vous dire combien qu'il y a d'ateliers ici, ni combien qu'il y a de fabriques dans les environs, tout ce que je sais, c'est que je suis de la troisième atelier; mais dites-moi donc, pourquoi qui ne parle pas vot' petit vieux?

ST.-JULIEN.

Il ne parle pas... il ne parle pas... parce qu'il ne sait pas le français, c'est un Anglais.

BAPTISTE.

Ah! c'est donc ça des Anglais... Mais pourquoi donc que vous me faites toutes ces demandes-là? est-ce que vous voulez acheter de la terre par ici?

ST.-JULIEN.

Non, non, je ne veux rien acheter, je viens seulement chercher une jeune parente; dans peu de jours je me marie, je donne deux jours de paie aux ouvriers, et je pars pour Paris avec ma femme.

BAPTISTE.

Est-ce que ce serait?...

ST.-JULIEN.

La charmante Julie.

BAPTISTE.

Quoi! vous voulez nous enlever c'te bonne demoiselle... ah ben! vous ne risquez rien, vous allez joliment recevoir des bénédictions.

ST.-JULIEN.

En attendant, voilà toujours pour boire à ma santé.

BAPTISTE.

Après ce que je venons d'apprendre, j'aimerais mieux perdre le goût du vin... emmener mam'zelle Julie... ah! quand les camarades vont savoir ça... (*Il sort en grondant. En passant devant le jockey, il le heurte en lui disant:* Range-toi, godem! *il aperçoit Gustave, et rentre dans l'atelier, et le jockey s'éloigne.*) Il vient de parler, votre petit vieux!

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

St.-JULIEN, GUSTAVE.

GUSTAVE, *accourant.*

Monsieur, n'êtes-vous pas M. St.-Julien?

ST.-JULIEN.

Oui, mon cher.

GUSTAVE.

C'est vous qui avez écrit à M. Dermont au sujet d'une promesse faite par M. Durand père?

ST.-JULIEN.

Oui, oui; qui êtes-vous, vous?

GUSTAVE.

Je suis le premier commis du maître de cet établissement.

ST.-JULIEN.

Le premier commis; (*à part.*) combien il y en a-t-il donc ici?

GUSTAVE, *avec feu.*

J'adore mademoiselle Julie, les bontés de M. Dermont m'ont mis à même de faire quelques économies, et je pense ne pouvoir mieux les employer qu'en acquittant l'engagement qui est dans vos mains, à moins qu'il ne soit d'une telle importance, que mes faibles moyens ne me permettent pas.

ST.-JULIEN.

Justement, le titre que j'ai est de nature à ne pouvoir être acquitté que par mademoiselle Julie elle-même.

GUSTAVE.

Monsieur, daignez me dire...

SCENE XIX.

JULIE, GUSTAVE, St.-JULIEN.

JULIE.

Monsieur, M. Dermont m'a chargé de vous présenter ses excuses, il finit une affaire pressante et va se rendre ici dans un instant.

ST.-JULIEN.

Quoi, mademoiselle, est-ce que vous seriez?...

JULIE.

Julie Durand!

Digitized by Google

ST.-JULIEN.

Ma cousine... (*à part la lorgnant.*) Elle est fort bien pour une manufacturière, et le petit commis a très-bon goût. (*A Julie.*) Eh bien! vous paraissez surprise.

JULIE.

En effet, monsieur, vous seriez mon parent.

ST.-JULIEN.

Un peu... Permettez-moi de m'en féliciter, je ne m'attendais pas à trouver à Corbeil une parente aussi aimable.

JULIE.

Monsieur!...

ST.-JULIEN.

Je ne sais, chère cousine, si vous vous doutez de l'objet de mon voyage?

JULIE.

Nullement.

ST.-JULIEN.

Comment, le sang ne parle pas, votre cœur ne vous dit rien?

JULIE, *regardant Gustave.*

Mon cœur...

ST.-JULIEN.

Venons au fait... voilà un jeune homme qui n'est pas moins impatient que vous de connaître le but de mon voyage... Apprenez donc, ma charmante petite cousine, que nous étions à peine au monde, que votre père et le mien avaient résolu de nous unir.

GUSTAVE.

Se peut-il?

JULIE.

Mais.. monsieur...

ST.-JULIEN.

Je sais d'avance tout ce que vous allez me dire... et je suis même forcé d'en convenir... monsieur s'est acquis des droits à mon estime; me croyant porteur d'une créance contre feu votre père... il vient de m'offrir de l'acquitter, c'est un beau trait.

JULIE.

Quoi... M. Gustave!...

GUSTAVE.

Ah! mademoiselle, pouvais-je faire moins...

ST.-JULIEN.

C'est bien, continuez, mon cher, vous êtes dans la bonne

Digitized by Google

route ; allez trouver votre maître, dites-lui que je l'attends avec impatience ; réglons d'abord nos petits intérêts pour n'avoir plus à y penser.

JULIE, *étonnée.*

Quoi, monsieur, c'est pour lui demander des comptes ?

GUSTAVE.

Soyez tranquille, mademoiselle, les comptes de M. Dermont sont tout prêts. (*Il sort.*)

SCENE XX.

JULIE, St.-JULIEN.

St.-JULIEN, *à Julie qui veut suivre Gustave.*

Eh bien ! petite cousine, vous me quittez ?

JULIE.

Oui, monsieur, l'explication que vous allez avoir avec M. Dermont, me serait trop pénible.

Air : *de la Romance de Domeniek.*

Qu'exigez-vous.... qui, moi, lorsque j'y pense ;
Oser.... compter avec mon bienfaiteur !...
Ah ! je lui dois trop de reconnaissance,
Et je ne veux compter qu'avec mon cœur !...

St.-JULIEN.

De faire un jour votre bonheur,
Laisse-moi l'espérance ;
A mon adresse, à mon ardeur,
Confiez-vous d'avance.
Je fus plus d'une fois vainqueur,
Grâce à mon éloquence ;
Et pour guider un jeune cœur,
J'ai de l'expérience.

SCENE XXI.

Les Mêmes, Groupes de Femmes et d'Enfans.

Air : *de la Bacchanale des Danaïdes.*

JULIE.

A moi, pourquoi prétendre ;
Je ne veux rien entendre.
Ces discours, cet air tendre,
Ne me séduiront pas...

CHOEUR DE FEMMES.

Que venons-nous d'entendre ?
Un' fill' si bonn', si tendre !
On voudrait nous la prendre,
Nous n'le souffrirons pas.

Digitized by Google

SCENE XXII.

Les Mêmes, un Groupe d'Hommes, *menaçant Saint-Julien.*

Suite de l'air.

Ousqu'il est donc ce drille ?
Qui veut, à not' famille,
Ravir un' si bonne fille ;
C'est l' malin qu'est là-bas !

ST.-JULIEN, *à Julie.*

ENSEMBLE.

Vous plaire est mon envie,
Adorable Julie !
Je veux, toute la vie,
Semer de fleurs vos pas.

FRANÇOIS, *accourant et calmant les ouvriers.*

Respect, je vous en prie,
A la bonne Julie.
Ah ! je vous en supplie,
Point de bruit, point d'éclats.

SCENE XXIII.

Les Mêmes, BAPTISTE, THOMAS, EUSTACHE, tous les Ouvriers.

CHŒUR GÉNÉRAL D'OUVRIERS.

Ici, formons la chaîne,
De peur qu'on n' nous l'emmène ;
Faudra, pour qu'on l'entraîne,
L'arracher de nos bras.

SCENE XXIV.

Tous les Acteurs, DERMONT, précédé de GUSTAVE.

DUMONT, *paraïssant tout-à-coup habillé, avec la croix d'honneur à sa boutonnière.*

Pourquoi ce tumulte et depuis quand se permet-on de manquer aux personnes qui viennent ici, j'entends que mon établissement soit ouvert à tous les étrangers que la curiosité y conduit.

Air : *Et des Devoirs de la Chevalerie.*

Rougissez de votre conduite ;
Mes bons amis, contenez vous ;
L'étranger qui nous rend visite,
Doit être bien reçu chez nous.
Il n'est personne ici que je suspecte ;
Et, conservant ma vieille urbanité,
Chez moi toujours je veux que l'on respecte,
Les droits sacrés de l'hospitalité.

(*Tous les ouvriers se découvrent avec respect, et gagnent le fond du théâtre.*)

Digitized by Google

CHOEUR.

Respect, honneur
A notre bienfaiteur !
A sa loi sage,
Ici, rendons hommage !
Il ne veut que notre bonheur.
Honneur, honneur,
A notre bienfaiteur !

ST.-JULIEN, *à part.*

C'est mon homme de tantôt, quelle sottise j'ai faite !

DERMONT, *à St.-Julien.*

Remettez-vous, monsieur, je suis, comme vous voyez, mon premier commis.

ST.-JULIEN, *embarrassé.*

Monsieur, pardonnez ma méprise, avec votre costume du matin, votre veste et votre casquette, vous aviez l'air...

DERMONT.

D'un ouvrier... tranchons le mot, que voulez-vous ?

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Né dans une obscure indigence,
Moi, je ne saurais oublier,
Au milieu de mon opulence,
Que j'ai porté le tablier. (*bis.*)
Et ne pouvant, quoique je fasse,
Elever tous les malheureux;
A leur niveau, moi, je me place,
Afin de me rapprocher d'eux.

TOUS.

Oh ! le brave homme !

DERMONT.

Venons au but de votre voyage, je vous avouerai que la demande de votre cousine m'a beaucoup surpris.

ST.-JULIEN.

Je n'en reviens pas moi-même, je ne puis pas croire que je vais me marier... m'enchaîner à mon âge... mais que voulez-vous, c'était une affaire arrangée entre nos vieux parens, je ne veux pas contrarier leurs projets.

DERMONT.

Vous m'avez fait aussi demander des comptes.

ST.-JULIEN.

Seulement pour la forme, je vous prie de croire que l'intérêt ne me guide pas.

DERMONT, *à part.*

C'est ce que nous verrons bientôt (*à Julie*), approchez, ma chère enfant, votre père était et mon meilleur et mon plus ancien ami. Après avoir acquis, par son travail, une fortune brillante, des revers vinrent l'accabler pendant les der-

Digitized by Google

nières années de sa vie, je conçus l'idée de réparer ses malheurs, en l'associant à mon commerce, mais j'eus la douleur de le perdre avant d'avoir accompli ce projet. Il mourut dans mes bras, je lui promis de vous tenir lieu de père, j'ai rempli ma promesse, vous respecterez aussi celle qu'il a faite et vous applaudirez, sans doute comme moi, à la demande de votre parent. Ce portefeuille contiènt tous les titres et papiers qui vous appartiennent... Monsieur, veuillez bien en être le dépositaire, (*il remet un portefeuille à St.-Julien qui l'ouvre précipitamment, et en tire plusieurs papiers*); quant au compte que vous m'avez fait demander, il vous sera facile de l'établir vous-même, au moyen des pièces que vous avez dans les mains.

ST.-JULIEN, *regardant les papiers.*

Ah! çà, mais qu'est-ce que cela veut dire? je ne vois là dedans que des billets du père Durand, acquittés par vous, monsieur, est-ce que, par hasard, notre cher cousin n'aurait laissé que des dettes à payer et une fille à marier?

DERMONT.

Oui, monsieur... eh bien! vous hésitez?...

GUSTAVE, *avec chaleur.*

Ah! que ne puis-je consacrer mon existence entière à acquitter une dette aussi sacrée, m'acquérir les droits que vous avez...

ST.-JULIEN.

Je vous reconnais bien là, brave jeune homme, je n'hésite point, car, d'un côté, il me semble que mademoiselle n'est pas très-empressée de former de pareils nœuds.

JULIE.

Moi... monsieur... je me soumettrai toujours...

ST.-JULIEN.

Sans doute... mais d'un autre côté... voilà un jeune homme qui vous adore... un respectable ami qui vous a servi de père, d'honnêtes ouvriers qui vous chérissent comme une sœur, faut-il que je vous arrache à tous ces braves gens, non, non, je ne troublerai pas le bonheur de tant de monde.

GUSTAVE, *vivement.*

Ainsi vous renoncez...

ST.-JULIEN.

Il le faut bien, vous m'avez attendri, reprenez ce portefeuille, voici la promesse de papa Durand, je la tiens pour acquittée, vous pouvez les joindre aux autres pièces.... (*il rend le portefeuille à Gustave.*)

GUSTAVE.

Mais, monsieur, ce portefeuille, je n'ai aucun droit pour le garder.

Digitized by Google

ST.-JULIEN.

Je vous cède tous ceux que je puis avoir et je parie que monsieur Dermont en fera autant des siens.

DERMONT.

Je ferai mieux, monsieur, Julie, Gustave.... je suis content de vous... je vous adopte et je vous unis. (*Pendant ce couplet Julie et Gustave sont à genoux.*)

Air : *de M. Blanchard.*

J'ai satisfait au plus saint des devoirs,
J'ai respecté la volonté d'un père.
Toi, qui n'es plus, dont je tiens mes pouvoirs,
Approuve ici l'hymen que je vais faire.
O mon mon ami, du haut des cieux,
Daigne sourire à ton fils, à ta fille !
Vous, mes amis, pour être heureux,
Ne laissez, des gens vertueux,
Jamais éteindre la famille.

BAPTISTE.

Quels beaux sentimens! Ah! le délicat homme !...

DERMONT.

Allons, mes amis, campo, pour aujourd'hui.

Air : *Vaud. de* M. *Lerond.*

Mais, dès demain,
Le travail à la main ;
Amis, de grand matin,
Que l'on soit à l'ouvrage ;
Qu'on encourage
Les bons ouvriers ;
Il est de sottes gens, mais point de sots métiers.

CHOEUR.

Oui, dès demain, etc.

DERMONT, *au public.*

Air : *de la Sentinelle.*

A l'industrie, au commerce français,
Quand nous payons un légitime hommage,
Nous serions sûrs d'obtenir un succès,
Si nous pouvions en retracer l'image,
Mais l'étranger envie, à chaque pas,
Nos travaux de toute nature;
Et nous espérons, en ce cas,
Que des Français ne feront pas
Tomber notre manufacture.

CHOEUR.

Oui, dès demain, etc.

(NOTE) *Dans le couplet sur les produits de l'industrie ; le vers* Un buse se change en un bouquet de roses, *fait allusion aux fleurs en baleine, de la fabrique de M. Achille, boulevard Saint-Martin, n.* 8. *Cette découverte nous a paru si heureuse que nous avons crû devoir en faire mention dans notre pièce, et recommander aux dames le magazin de M. Achille.*

Digitized by Google